

de là une société exclusivement mâle. Les charmes du café et du cercle, tels qu'ils sont, détournent le mari havanais d'un logis où les véritables mérites féminins sont aussi inconnus que les tapis de foyer et les garnitures de feu.

Prendre maison en ville, et plus encore dans les faubourgs, est une œuvre terriblement ardue. Les consuls et autres étrangers l'essayeront généralement à leur arrivée dans l'île, mais ils ne tardent pas à considérer l'hôtel, avec ses odeurs et ses bruits, comme un paradis comparé aux tempêtes domestiques. Il est impossible de se procurer des serviteurs libres dans un pays d'esclavage. La paresse de l'esclave nègre et son insolence même, si le fouet n'y met ordre, se communiquent au serviteur à gages, quels que soient sa race, sa couleur et son sexe, travaillant à la même tâche que lui dans une maison. De là vient que la vie des hommes, à la Havane, se passe tout entière hors du logis, tandis que les femmes n'ont pas d'existence intérieure. Je n'ai jamais vu dans aucune ville de France ou d'Italie tant de cafés ou, toute proportion gardée, des cafés et des restaurants si somptueux et si constamment encombrés. Le commerçant havanais est aussi âpre au gain que prompt à la dépense. Mais la ville lui fournit pour son argent peu d'occasions de plaisir, sauf les plaisirs matériels. Une loge à son Opéra de troisième ordre, une promenade en voiture sur son Prado dénudé, voilà tous les amusements qu'il peut avoir en commun avec sa femme et sa fille. Pour le reste, les femmes sont laissées seules à la maison à s'ennuyer, à jouer de la prune avec les passants ou à arpenter leurs terrasses, comme autant de sœurs Anne qui attendent toujours et ne voient jamais rien venir.

Avec aussi peu de vie d'intérieur et avec le relâchement de mœurs qui s'ensuit, il faut dire, à l'honneur des femmes de la Havane, que généralement elles passent pour se bien conduire. Peu d'entre elles, même dans les basses classes, fréquentent les combats de coqs et courses de taureaux ; la dissipation, dont les symptômes ne sont partout que trop visibles, est toute d'importation espagnole ou américaine—étrangère, dans tous les cas. La vérité est que la société, étant au-dessus du besoin, est également au-dessus des tentations du vice. Le déshonneur—sur une petite échelle au moins—ne rapporte pas, et les hommes et les femmes de la pire espèce ne tardent pas à s'apercevoir qu'une occupation, quelle qu'elle soit, vaut encore mieux que l'escroquerie, la mendicité et autres délits analoges.

Le vrai fléau de la vie sociale à la Havane, c'est la haine irréconciliable qui existe entre les races, non-seulement entre blancs et noirs, mais entre deux rameaux profondément divisés de la même